

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... Rochefort

“ Rochefort, ville ouvrière après l'Arsenal



Vue aérienne de Rochefort-Est.

© Photographie Maurice Lavergne, fonds numérique de la Société de Géographie de Rochefort, Archives municipales de Rochefort.

Le rôle joué par l'Arsenal dans la vie économique et sociale de Rochefort pendant plus de 250 ans a pris fin avec sa fermeture en 1927. Afin de mieux connaître l'histoire sociale de la ville depuis cette cessation d'activité, trois entreprises, la Pyrotechnie du Vergereux, Zodiac et les Bois Déroulés, ont été choisies pour mener une enquête auprès de leurs anciens salariés. Une collecte d'entretiens a été réalisée par Dominique Cambon et Marlène Le Gal, de juin à novembre 2011. Vingt-deux témoignages enregistrés ont ainsi livré les souvenirs de ces anciens ouvriers, entre 1940 et 2009.

Le choix du site de Rochefort, en 1665, par Louis XIV et Colbert, pour la création d'un Arsenal, est à l'origine du développement de la ville : la population s'est accrue peu à peu autour de l'établissement dans lequel travaillaient plus de 4000 ouvriers dans les années 1780. Destiné à la construction et à la réparation navale de grands navires, l'Arsenal formait alors un grand ensemble industriel. Il n'évolua presque pas jusqu'à l'introduction des procédés de construction des navires en métal au 19<sup>e</sup> siècle. Le personnel de cet établissement d'Etat était en majorité constitué d'habitants de Rochefort et des campagnes environnantes. Du fait de l'envasement du fleuve et des nouvelles exigences navales, l'Arsenal périclita jusqu'à sa fermeture en 1927, alors qu'il employait encore près de mille ouvriers.

“ Petit à petit, les cales de radoub se sont envasées, il y avait l'éloignement de la mer... Mais les ouvriers de l'Arsenal, c'était quelque chose de très important. »



Cale de construction de l'Arsenal, carte postale, 1904.  
© Fonds numérique Michel Basse, Archives municipales de Rochefort.



Sortie des ouvriers de l'Arsenal, carte postale, vers 1900.  
© Fonds numérique Alain Baril, Archives municipales de Rochefort.

« Rochefort ne s'est jamais remise de la fermeture de l'Arsenal. »

La fermeture de l'Arsenal et ses conséquences

La fermeture de l'Arsenal a plongé la ville de Rochefort dans une crise durable, à la fois économique et démographique, aggravée par la Seconde Guerre mondiale. La croissance urbaine stagna jusqu'aux années 1950, même si de nouvelles industries s'étaient implantées pendant l'entre-deux-guerres. En 1975, les industries rochefortaises employaient un tiers des actifs, mais ces entreprises n'étaient plus liées à la dimension maritime qui caractérisait autrefois la ville.

« Maintenant, qu'est-ce qu'il reste ? Plus grand-chose, quelques petites usines, qui emploient quelques dizaines de personnes à droite à gauche... Quand j'étais jeune, il y avait beaucoup d'entreprises. »



La Corderie royale.  
© Région Poitou-Charentes, inventaire du patrimoine culturel / A. Dagorn, 1993.

L'Arsenal aujourd'hui

Dès la cessation d'activité de l'Arsenal, des sociétés industrielles s'y sont installées : en 1928, la Société Goldenberg qui, après une succession de reprises, a laissé place à la Sogerma (usine de construction aéronautique) et, en 1930, Zodiac (entreprise de construction de bateaux pneumatiques). Les bâtiments de la partie nord de l'Arsenal, très endommagés à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont longtemps été laissés à l'abandon avant de faire l'objet d'une réhabilitation à partir des années 1970. Depuis, la Corderie royale est occupée par le Centre international de la mer, la médiathèque municipale, la chambre de commerce et d'industrie et le Conservatoire du Littoral. La majorité des témoins considèrent aujourd'hui l'Arsenal comme un lieu reconverti autour de la Corderie royale et de l'Hermione, ainsi qu'un lieu où a travaillé au moins un membre de leur famille.



## Les quartiers ouvriers



Dans un bar du quartier Chante-Alouette, vers 1930.  
© Photographie René Kériguy, Archives municipales de Rochefort.

Le quartier de la Cabane Carrée, vers 1960.  
© Photographies A. Bouclaud, Archives municipales de Rochefort.



### Rochefort et ses quartiers ouvriers

Par sa topographie et la proximité du port, l'est de la ville, le long de la Charente, se prêtait très bien à l'installation d'usines et de quartiers d'habitation à proximité pour leurs ouvriers, comme la Cabane Carrée, devenue « village Libération », et la Vacherie. D'autres quartiers concentraient aussi des habitations d'ouvriers, tels que la Gélinerie ou Chante-Alouette.

« Mes parents ont acheté cette petite maison pour nous mettre à l'abri, dans des baraques d'ouvriers de l'Arsenal : c'est le quartier de Chante-Alouette. »



### La Cabane Carrée

Le faubourg de la Cabane Carrée était ainsi nommé dès 1723 : il fut créé par des constructeurs de chaloupes sur la rive de la Charente. Le petit port, le long de ce faubourg, devint un véritable port de commerce dans les années 1820 ; le creusement de trois bassins dans la seconde moitié du 19e siècle fut suivi de l'installation de plusieurs entreprises. Dès 1852, l'ancien parc au lest - attenant au bassin n°3 - fut rendu constructible : des familles d'ouvriers s'y installèrent dans de petites baraques de bois. À la fin des années 1860, l'arrivée du chemin de fer et le développement industriel du secteur est de Rochefort décuplèrent les besoins en logements pour les ouvriers. Au début du 20e siècle, la Cabane Carrée abritait une vraie vie de village, avec ses commerces, son école et ses artisans. Malgré sa mauvaise réputation, la solidarité et l'entraide caractérisèrent ce quartier jusqu'à sa destruction et sa reconstruction, au début des années 1970.

« La Cabane Carrée a été démolie. Ma mère avait une baraque en bois, elle a été relogée, ils lui ont donné un peu d'argent pour sa maison. Elle ne s'est jamais faite au relogement. »

« Les gens s'entendaient à merveille. À l'heure actuelle, il faut fermer sa porte et mettre un verrou, là-bas non ! »



### Le quartier Libération

Les baraques en bois et les chemins de terre laissèrent place à une nouvelle caserne des pompiers, ainsi qu'à un ensemble pavillonnaire, appelé « village Libération ». Des familles y furent relogées dans de meilleures conditions sanitaires. Toutefois, certaines d'entre elles regrettent encore aujourd'hui l'atmosphère de l'ancien quartier de la Cabane Carrée.

Construction de la caserne des pompiers, 1976.  
© Fonds du CALCR, Archives municipales de Rochefort.

# “ La Pyrotechnie du Vergeroux

“ Un bon pyrotechnicien est un pyrotechnicien qui vit vieux. »



Sur les bords de la Charente, la Pyrotechnie a été créée en 1771, au Vergeroux, à quelques kilomètres de Rochefort, à la suite d'une explosion à l'Arsenal : le but était d'éloigner les poudres de la ville. Jusqu'à sa fermeture en 1993, la Pyrotechnie, établissement de la Marine, fabriquait, stockait et détruisait tous types de munitions, sur le site du Vergeroux comme sur toute la côte atlantique.

Vue aérienne de la Pyrotechnie.  
© Collection particulière.

## Fabriquer, stocker et détruire les munitions

Les pyrotechniciens et les artificiers constituaient le personnel spécialisé de la Pyrotechnie, en dehors des personnels d'entretien du site : maçons, menuisiers et électriciens. Toutes les activités étaient tournées vers la fabrication et la destruction des munitions. Seule cette dernière activité subsista à partir des années 1960 : le noyage se faisait en mer, tandis que les petits calibres étaient détruits sur le site et que le brûlage de poudre était réalisé à l'extérieur de l'établissement.



« On en a démolé plus de 10 000 à l'époque. »

Opérateur sur la machine Polte (pour les 57mm, afin de séparer l'obus de la douille).  
© Collection particulière.



« Il y eu des montagnes de laiton, des tonnes de laiton qui étaient vendues aux ferrailleurs. »

Douilles destinées au ferrailage  
© Collection particulière.



« On jetait les caisses à la mer. Ça durait à peu près trois jours. »

Noyage de munitions - chemin de roulement sur le pont du bateau.  
© Collection particulière.



Brûlage de poudre  
©Collection particulière.



## La « Pyro » ou la sécurité comme priorité

Le risque principal encouru par le personnel était l'explosion, suivie d'un incendie. Des mesures très strictes furent prises afin d'éviter tout accident : division du site en deux zones, consignes de sécurité affichées partout, tenues spéciales lors des opérations à risques au contact de la poudre, paratonnerres sur tous les magasins et ateliers, etc. Malgré ces mesures, un accident mortel fut à déplorer en 1975.

Opérateur au brûlage de poudre.  
© Collection particulière.

“ On avait donc des vêtements ignifugés, car les vêtements en nylon pouvaient déclencher une étincelle. »

... Rochefort

“ Les Bois Déroulés ”



La Compagnie nantaise des Bois déroulés et contreplaqués, fondée en 1918 par Joseph Jourdain de Muizon (1890-1958), installa, la même année, une usine à Rochefort. Cette dernière, bâtie près du port, pouvait recevoir directement les bois importés, principalement de l'okoumé du Gabon. Dans les années 1970, elle occupait une superficie de 15 hectares, tout près du quartier ouvrier de la Cabane Carrée, et employait environ 850 personnes.

Atelier collage et finitions.

© Fonds numérique René Bonneau, Archives municipales de Rochefort.

“ J'aime bien parler de l'usine, pour moi, ça a été toute ma vie. »

Les activités

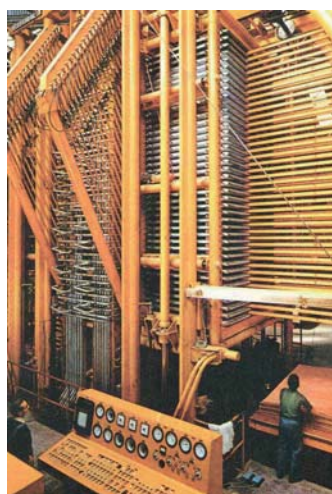
L'usine bénéficia de l'essor du contreplaqué, un matériau mis au point en 1884. À partir de 1959 débuta la production de panneaux de particules, qui permettait d'utiliser les déchets des autres productions.

Le bois était déroulé en feuilles, qui étaient ensuite découpées aux dimensions voulues, puis séchées. Ces placages étaient jointés et encollés, avant d'être passés sous presse hydraulique pour assurer leur solidité. Les panneaux étaient enfin poncés ou raclés, afin d'obtenir un matériau parfaitement lisse. En 1973, les Bois Déroulés étaient un modèle d'innovation dans l'industrie du bois, grâce à la mise en place d'une presse à quarante plateaux, permettant le traitement simultané de quarante panneaux.

« Quand les panneaux sortaient de la presse : c'est comme un pain qui sort du four. »

La grande presse.

© Photographie J. Craven et P. Doumic, Fonds numérique Jean Maire, Archives municipales de Rochefort.



Des métiers dangereux, difficiles

Les différents postes étaient exposés à des conditions de travail pénibles, voire dangereuses : températures extrêmes, bruit, poussières de bois, toxicité de la colle...



« La bille qui arrive passe dans une machine pour le déroulage : on enlève d'abord sa croûte, son écorce puis on déroule les feuilles. »

Le déroulage. © Photographie J. Craven et P. Doumic, Fonds numérique Jean Maire, Archives municipales de Rochefort.



Le déclin et la fermeture de l'usine

Entreprise familiale à ses débuts, la Compagnie fut l'objet de rachats successifs dès 1960. À partir des années 1970, l'entreprise connut de nombreuses difficultés. Malgré la solidarité entre les ouvriers, les grèves et les luttes syndicales, l'usine ferma définitivement ses portes en 2000. Aujourd'hui, totalement détruite et dépolluée, elle n'est plus qu'un dépôt de bois. Seule la cantine, construite par les ouvriers, témoigne de cette histoire industrielle.

Instant de convivialité près de la grande presse.

© Fonds numérique Michel Patedoys, Archives municipales de Rochefort.

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... Rochefort

“  
Zodiac



La société Zodiac, héritière des établissements Mallet, fut créée en 1911 à Puteaux (Hauts-de-Seine). En 1937, une usine du groupe s'installa dans une partie de l'Arsenal de Rochefort. Elle se spécialisa, à partir des années 1950, dans la fabrication des bateaux pneumatiques, aujourd'hui toujours emblématiques de la marque Zodiac. L'usine employa jusqu'à 700 personnes au début des années 1980, dont deux-tiers de femmes. Depuis la fin de cette décennie jusqu'à la fermeture de l'usine en 2009, des vagues de grèves et de licenciements collectifs touchèrent le personnel et marquèrent profondément la ville.

Vue aérienne - Vers 1970.  
© Photographie Bouclaud  
Archives municipales de Rochefort.

*La fabrication d'un Zodiac à Rochefort*

La fabrication des bateaux était divisée en plusieurs étapes, réalisées dans différents ateliers : découpe, assemblage, ponçage, collage, pose des accessoires, gonflage et tests d'étanchéité.

*La pénibilité du travail*

Le travail à l'usine était difficile, parfois même dangereux : cadences de production, poids des bateaux, odeurs, toxicité des colles et des solvants, poussière...



Atelier de montage, en 1968.  
Un siècle d'air et d'eau, Zodiac, 1996.

« On faisait de très beaux bateaux, j'étais fière quand on voyait un Zodiac. »



Atelier de découpe, en 1968  
Un siècle d'air et d'eau, Zodiac, 1996.

*De bons moments...*

Avant la période difficile des premiers licenciements, les ouvriers, pour beaucoup du même âge et originaires de Rochefort, avaient tissé des liens forts et partageaient des moments de convivialité et de fête au sein de l'usine comme à l'extérieur : des déjeuners partagés, l'arbre de Noël, la Sainte-Catherine, la création d'une équipe de football corporative, etc.

Pique-nique à l'atelier, 1944. © Fonds numérique Micheline Dubois, Archives municipales de Rochefort.



« On travaillait de longues heures, mais quand il y avait le repas de Pique-nique, on regardait les films »

PAROLES OUVRIÈRES DE...

... Rochefort

“ Le travail des femmes



Les femmes au travail pendant la Seconde Guerre mondiale

Aux Bois Déroulés, elles remplaçaient les hommes, travaillant la nuit aussi. Après la guerre, elles furent intégrées dans des équipes mixtes, seulement le jour, la législation leur interdisant le travail de nuit. Chez Zodiac, le personnel était presque exclusivement féminin durant l'occupation allemande. À la Pyrotechnie, certaines femmes occupaient des postes de secrétaires ou de comptables ; il s'agissait des épouses d'hommes trop âgés pour le front et appelés en renfort au Vergeroux. Après la guerre, les femmes n'y furent plus que cantinières ou secrétaires, les métiers de pyrotechnicien, d'artificier et de gestionnaire, reliés à la Marine, étant exclusivement masculins.

Pendant l'occupation allemande, en 1943-1944, à l'usine Zodiac.  
© Fonds numérique Micheline Dubois, Archives municipales de Rochefort.

“ Ma grand-mère faisait les allumettes aux Bois Déroulés. Pendant la guerre, il n'y avait pas d'hommes. »

Les ouvrières de Zodiac

Dès les années 1930 et jusqu'à l'arrivée des machines dans les années 1950-1960, la fabrication des bateaux pneumatiques Zodiac (la principale production de l'usine) requérait de nombreuses opérations minutieuses de couture et de collage, que l'on confiait à des ouvrières. Elles assuraient aussi la formation des nouvelles et pouvaient également être chef d'équipe. Les postes réservés aux hommes étaient ceux de mécaniciens, de menuisiers ou de manœuvres. Malgré une apparente convivialité, les conflits étaient nombreux. Par ailleurs, ce monde de femmes avait mauvaise réputation.

« Ça n'avait pas bonne presse, ces femmes entre elles ! »



Équipe du centre aviation à l'usine Zodiac, en mai 1944.  
© Fonds numérique Micheline Dubois, Archives municipales de Rochefort.

Ouvrières aux Bois Déroulés : la mixité au travail

Dès la création de l'usine en 1918, les femmes travaillaient à la fabrication d'allumettes. Plus tard, certaines tâches comme le collage leur furent entièrement dévolues en tant que « petites mains ». Elles pouvaient aussi travailler sur les mêmes machines que les hommes, mais à des postes de subalternes. La mixité se retrouvait aussi lors des moments conviviaux, à l'usine comme en dehors.



Ouvrières de l'atelier de fabrication d'allumettes, en 1927.  
© Fonds numérique Arlette Moreau, Archives municipales de Rochefort.

« À la scie, on était trois, il y avait deux femmes et un homme ! J'étais une femme, et je n'avais pas le droit de scier : l'homme était devant. »



Pause festive à la presse. © Fonds numérique Michel Patédoys, Archives municipales de Rochefort.

Merci à Joël Barabé, Jacques Baril, André Bouron, Bernard Cordier, Annick Caillaud, Dominique Charles, Annie Chauveau, Christian Cudennec, Michel Droit, Jacqueline et Jean Fleuriaud, Marcel Fleuriaud, Gaston Gachinard, Micheline Guillon, Marie-Thérèse Lamouillère, Jacqueline et Jean-Claude Marnier, Marie-Thérèse et François Mathurin, Jean-Claude Nicolas, Danielle Rauch et Félix Rivasseau.

Conception : Blue Com Réalisation : Camille Bodin, Jean Jay

Crédits : Région Poitou-Charentes, Service de l'inventaire général du patrimoine culturel.